

La Sorcière Électricité : un siècle de maléfices

En 2025, on célèbre le centenaire de l'Exposition internationale de la Houille blanche et du Tourisme, organisée à Grenoble en 1925. L'occasion pour le lobby de l'hydroélectricité de pousser la filière, au motif que cette énergie « propre et renouvelable » résoudrait la catastrophe écologique. Il n'y a pourtant pas d'énergie propre et les glaciers ont fondu : découvrons un siècle de mystification au nom du « progrès ».

©Freepik

Pièces et main-d'œuvre

Nous avons été élevés dans l'idée que l'électricité simplifiait la vie sans rien coûter qu'un abonnement à EDF et un peu de pouvoir d'achat. Il ne viendrait à l'idée de personne de critiquer la « Fée Électricité » et son pouvoir magique : il suffit d'appuyer sur un bouton. N'a-t-elle pas comblé nos aïeux de bienfaits – prospérité, santé, confort, puissance ? Et en voici désormais un nouveau : « l'électrification des usages » – mobilités, industrie, agriculture, vie quotidienne – va nous sauver du chaos climatique.

La prétendue transition énergétique n'infléchit pas la trajectoire d'électrification massive, mais l'accélère

Mais d'où vient ce chaos, sinon de la puissance accumulée depuis un siècle et demi via l'abondance énergétique, cadeau catastrophique qui motorise la destruction industrielle ? Or la prétendue transition énergétique n'infléchit pas cette trajectoire, mais l'accélère. C'est ce qu'admet tacitement la Commission de régulation de l'énergie (CRE) avec une référence incongrue glissée dans un rapport de 2023 : « L'avènement d'une civilisation massivement électrifiée à l'horizon 2050 » qu'avait imaginé René Barjavel dès les années 1940 (*Ravage*, 1943) ne relève plus de la science-fiction. La trajectoire pour atteindre l'objectif de transition énergétique (...) envisage une électrification accrue et généralisée des usages de l'énergie à ce même horizon⁽¹⁾. »

Quel aveu. *Ravage*, c'est le roman dans lequel la « smart planet » du futur se trouve privée d'électricité. La vie s'arrête, les avions tombent du ciel, les citadins, privés de tout moyen de

survie, sont contraints à un exode apocalyptique, inspirant ce commentaire au héros :

« Les hommes ont libéré les forces terribles que la nature tenait enfermées avec précaution. Ils ont cru s'en rendre maîtres. Ils ont nommé cela le Progrès. C'est un progrès accéléré vers la mort. »

Cynisme ou lapsus, les technocrates comparent eux-mêmes leurs projets à la plus glaçante dystopie. Il faut croire que l'électrocution du monde n'est pas une « solution » si enviable. Elle est pourtant la seule opposée au seul risque écologique reconnu par nos dirigeants, le réchauffement climatique.

Leur calcul est tronqué : face à l'unique ennemi que serait le CO₂, il suffirait de décarboner la société industrielle en remplaçant les énergies fossiles par l'électricité. Un plan rassurant, facile à traduire en slogans et en « incitations à l'action », et totalement à côté des enjeux réels.

Hors de la zone de sécurité

Comme Barjavel, les esprits lucides annoncent de longue date les effets prévisibles de l'industrialisation sur les milieux naturels et leurs habitants. Les scientifiques confirment ces alertes par leurs études après coup, avec des conclusions effarantes. Un article de 2023 dans la revue *Science Advances*⁽²⁾ résume : « Six des neuf limites planétaires sont franchies et deux sont en passe de l'être ». Conclusion : « La Terre est désormais hors de la zone de sécurité ».

Ce n'est pas de la science-fiction, mais le constat que des seuils irréversibles pour notre biosphère sont franchis, concernant l'effondrement de la biodiversité, la modification des cycles biogéochimiques de l'azote et du phosphore, la mort des sols, l'acidification

des océans, la perturbation du cycle de l'eau douce ou la pollution atmosphérique. Le réchauffement climatique n'est pas la seule menace pour notre survie, et faire croire que l'électrification sauvera notre avenir est un mensonge criminel. Si la technocratie veut vraiment agir, les études pointent deux facteurs, la décroissance de la démographie et celle de la consommation par habitant. Or, c'est tout l'inverse qui se produit.

Accélération technoélectrique

Dans son rapport 2024, l'Agence internationale de l'énergie relève que la consommation mondiale d'électricité augmente plus vite que ses propres prévisions. Rien de surprenant à cette accélération, confirmée en France par RTE, le réseau de transport d'électricité. Voitures et vélos électriques, électrification de l'industrie, *smart planet* et société numérique exigent toujours plus d'électrons, alors que la consommation française a déjà été multipliée par trois entre 1973 et 2023. Une entreprise suisse, E-Outdoor, propose les premiers skis de randonnée électriques, pour économiser 30 % d'efforts et gagner 80 % de vitesse à la montée. Les sociétés industrielles sont *électroxiquées*.

Contrairement aux discours officiels, la course aux prétendues « énergies renouvelables » est avant tout destinée à accroître la production électrique, en plus du nucléaire et des énergies fossiles, toujours au plus haut. Cercle vicieux : cette disponibilité électrique incite à élargir les usages, quand il faudrait au contraire les réduire au strict nécessaire. La Sorcière Électricité fait croire à l'impossible et excite la volonté de puissance sans limite. Après les smartphones et autres gadgets connectés⁽³⁾,

l'«intelligence» artificielle et ses *data centers* monstres.

Voilà pourquoi l'Isère accueille cette année les plus gros supercalculateurs d'Europe consacrés à l'IA, qui exigeraient jusqu'à un gigawatt de puissance électrique. Leur implantation est choisie pour bénéficier des équipements hydroélectriques des Alpes, gages à la fois d'une image «renouvelable» et de disponibilité électrique.

La cuvette grenobloise a l'habitude: l'invention de la «Houille blanche» à la fin du XIX^e siècle, énergie hydroélectrique produite par les chutes d'eau, a attiré les usines dans les vallées, déclenchant une spirale de développement techno-industriel qui n'a pas cessé depuis. De l'électrochimie aux nanotechnologies, de la production d'aluminium à celle de silicium, de la métallurgie aux puces électroniques, une même exigence: toujours plus de *jus*.

La Houille blanche veut sa part

Si le photovoltaïque et l'éolien jouissent de grands chantiers, de financements et font l'objet de débats et de controverses, l'hydroélectricité, plus discrète, est moins soutenue par les pouvoirs publics. Une injustice pour les industriels du secteur, qui rappellent qu'elle est la première source d'électricité «renouvelable» avec 55 TWh produits en 2023, soit 11 % de la consommation française⁽⁴⁾, et qu'on peut accroître ces chiffres.



Le lobby du secteur dans les Alpes du Nord, Hydro 21, promeut une accélération et le développement de nouvelles capacités de production hydroélectrique au service de la «réindustrialisation».

Ses arguments sont ceux des décarbonateurs: la Houille blanche est mieux pilotable que le solaire et l'éolien, renouvelable et propre: magique.

Pour propulser ses revendications, Hydro 21 organise toute cette année le centenaire de l'Exposition internationale de la Houille blanche

et du Tourisme, qui s'est tenue à Grenoble en 1925. Visites patrimoniales, conférences, projections, rencontres professionnelles sont autant d'occasions de se féliciter du «progrès», exactement comme il y a un siècle, et comme si ce siècle de progrès n'avait pas mis en péril les conditions de notre survie sur Terre. On comprend que leurs devanciers y aient cru en 1925, mais en 2025, l'heure devrait être au bilan.

Des populations rétives

Profitons de ce centenaire de la Houille blanche



pour revenir sur un siècle de révolution industrielle. Conduites forcées captant l'eau des torrents pour alimenter les turbines, barrages, lignes à haute tension : à partir des années 1860-80, la production hydroélectrique dans les Alpes et son transport aux alentours mobilise ingénieurs et industriels, qui ravagent les paysages et installent leurs usines dans les vallées — électrochimie, électrometallurgie, papeteries. Le secteur économique en est longtemps le principal consommateur ; en 1926 l'industrie absorbe 76 % de la production électrique.

Quant aux habitants, ils rechignent. Une ampoule à la rigueur, mais ni les appareils à moteur ni l'électroménager ne les enthousiasment. Un auteur des *Annales de Géographie* constate en 1925 le désintérêt des paysans pour le labour électrique et la force motrice. La même année, un ingénieur de l'Union des syndicats de l'électricité se désole dans la revue professionnelle *La Houille blanche* : « *La clientèle ne marche pas !* ». Pour rentabiliser les réseaux, écrit-il, il faut pousser à la consommation et « *développer le plus possible l'usage de l'accumulation sous forme de chauffage, cuisine, frigorifiques, etc.* »

Étonnant, non ? Nous qui pensions que nos aïeux s'étaient rués sur le confort électrique. Il faut croire qu'on nous aura raconté des bobards. Ce fut d'ailleurs la même hostilité envers le téléphone, finalement adopté après des décennies de propagande, incitations et faits accomplis.

Campagnes d'acceptabilité

Au début du siècle dernier déjà, les technocrates s'emploient à « électrifier les usages ». Tarifs spéciaux, campagnes de publicité, discours sur le progrès doivent vaincre les

réticences, forcer les foyers et les esprits. Les expositions universelles, alors en vogue, font une large place à la promotion de l'électricité. Objectif : installer celle-ci dans l'imaginaire des foules, à grand renfort de spectacles « sons et lumière », de présentations pédagogiques et de démonstrations époustouflantes. À l'occasion de celle de 1889 à Paris, l'ingénieur Aristide Bergès lance l'expression « Houille blanche » (volée à l'Italien Cavour), vingt ans après avoir raccordé sa papeterie du Grésivaudan, près de Grenoble, à une conduite forcée. L'Exposition de 1937 expose « La Fée Électricité », immense toile célébrant la Science et le Progrès que la Compagnie parisienne de distribution d'électricité a commandée à Raoul Dufy.

Dans cet élan, les technocrates grenoblois organisent leur Exposition internationale de la Houille blanche et du Tourisme en 1925. Cette grande foire à la gloire de la Modernité — et de Grenoble, que les élus rêvent en « Capitale des Alpes » — accueille un million de visiteurs en cinq mois, découvrant toutes sortes de merveilles électriques dont ils ignoraient le besoin : appareils de la « Maison moderne », trapeuses électriques, fontaines lumineuses, etc.

Les montagnards ont fini par céder à la Sorcière Électricité, comme les autres. Sans prévoir — comment l'auraient-ils pu ? — la pollution atmosphérique, le chaos climatique, les vallées englouties, la bétonisation et l'artificialisation des milieux au détriment des populations végétales et animales, la radioactivité, l'exploitation des terres rares.

Quelques-uns peut-être ont pressenti l'accélération de la vie et des rythmes naturels, le travail nocturne et la marchandisation de la nuit, la pollution lumineuse et sonore, la contrainte de vies frénétiques, éparses, séparées, les

heures solitaires devant la télé — avant les réseaux « sociaux » — à la place des assemblées de bistrot. Pouvaient-ils anticiper ce qui n'a été nommé stress (syndrome général d'adaptation) qu'en 1936 au Canada, le mot n'entrant dans la langue française que dans les années 1950, en plein décollage électrique ?

Imaginaient-ils leurs arrière-petits-enfants en *Smartiens* équipés de smartphones, incapables de vivre sans assistants numériques ? L'industrie des semi-conducteurs et du numérique n'a pas procédé différemment de l'électricité, elle a d'abord développé des innovations avant de leur trouver des applications à nous fourguer. La propagande et le *forçage*, ça marche.

Falsification historique

Cette opération publicitaire s'appuie sur un *storytelling* grossier. Le récit officiel de l'électrification des Alpes, martelé de génération en génération, prétend que les montagnards vécurent à l'âge de pierre, à l'écart de tout et avec des mœurs attardées jusqu'à l'invention de la Houille blanche. L'électricité a éveillé « *la montagne jusque-là inactive et inféconde* », selon un orateur du congrès de la Houille blanche de 1902. Ce même discours qui aujourd'hui, accuse les esprits critiques de vouloir « *revenir en arrière* », comprenez : aux temps arriérés.

Les travaux des historiens et les archives contredisent ces caricatures idéologiques. Les montagnes n'étaient évidemment pas coupées du monde, mais parcourues dès le Néolithique de voies de passage pour les échanges entre régions éloignées.

Au XIX^e siècle, une organisation sociale encore très vivante persiste, notamment sur les versants ensoleillés de moyenne altitude, autour de l'agropastoralisme et de l'artisanat. Une

▼ Incitation à utiliser l'électricité en 1931, à Valenciennes





La Commission européenne
fait marche arrière
sur les barrages

©freepik

petite industrie tire profit de la force motrice de l'eau depuis le Moyen Âge. Bien avant la révolution industrielle de la vapeur, du charbon et de l'électricité, les villages possédaient une foule d'ateliers et de fabriques, forges, tissages, scieries, taillanderies, moulins, martinets, etc.

La grande industrie et le chemin de fer désstabilisent ces organisations à la fin du siècle, concurrençant leurs productions artisanales au point que des hameaux prospères, comme celui de Tourtres dans le Vercors, s'éteignent avec l'arrivée de l'électricité.

La suite est fatale : les montagnards n'ont d'autre choix que de s'embaucher à contre-cœur dans les usines des fonds de vallée. Ils sont loin d'accueillir les ingénieurs en sauveurs. Leur hostilité envers ce mode de vie et ces emplois, jugés dangereux, contraint les

L'entropie de la matière et de l'énergie impose sa loi, même aux ingénieurs. La société industrielle produit des déchets ultimes et épuise les ressources naturelles de façon irréversible

industriels à recourir à la main-d'œuvre immigrée (espagnole, italienne, russe) pour faire tourner leurs entreprises.

Sans doute la vie montagnarde était-elle rude, mais prétendre que l'industrie a pourvu en emplois des populations « inactives » est une réécriture de l'Histoire. Comme le souligne l'historienne Anne Dalmasso : « les Alpes sont décrites non par rapport à leur réalité propre, mais comme l'image inversée de la modernité que ces ingénieurs pensent incarner⁽⁵⁾ ».

Ainsi le rouleau-compresseur industriel a-t-il éliminé la quasi totalité des paysans français en un siècle, rendant impossible le maintien de leur mode de vie et de leur équilibre socio-économique. Sans oublier la mécanisation, puis l'informatisation – la poursuite du progrès – qui

remplacent les humains dans les champs. Le même scénario se reproduit ailleurs, avec l'écrasement des cultures vivrières au profit de l'industrie agroalimentaire. Désormais, c'est aux activités et professions intellectuelles d'être menacées par l'électricité, via l'« intelligence » artificielle et ses infrastructures technologiques. Mais les technocrates de demain nous expliqueront sans doute que l'IA (le calcul machine) venait alors au secours de l'exode des cerveaux.

Un modèle insoutenable

La fable de la Houille blanche dans les Alpes a fini par incruster dans les esprits sa morale de plomb : il n'y a jamais eu d'alternative. D'où la morgue des promoteurs de la transition énergétique, déterminés à poursuivre la trajectoire électrique sans jamais en faire l'audit. Il faudra pourtant de l'eau dans les conduites forcées. Aux dernières nouvelles, les glaciers des Alpes et des Pyrénées ont fondu de 40 % en moins de 25

ans⁽⁶⁾. La sécheresse de 2022 a fait reculer la production d'hydroélectricité de 22 % selon RTE, le réseau de transport d'électricité. Quant aux barrages, ils constituent un tel fléau pour les cours d'eau et les biotopes associés, zones humides ou marais côtiers méditerranéens privés de sédiments, que la Commission européenne impose à la France l'effacement de certains d'entre eux — 156 en 2023.

Poursuivre l'électrification du monde exigerait de couvrir notre espace vital d'installations industrielles : centrales solaires, éoliennes, barrages, mines de lithium, de cobalt, d'uranium, usines à hydrogène, réacteurs nucléaires, méthaniseurs, on en passe. Autant laisser la Terre aux machines.

Il n'y a pas de solution technologique. L'en-

tropie de la matière et de l'énergie impose sa loi, même aux ingénieurs. La société industrielle produit des déchets ultimes et épuise les ressources naturelles de façon irréversible. Affronter cette réalité plutôt que de s'en remettre à une fée, même électrique, est la seule attitude rationnelle. Elle devrait nous conduire à une évaluation collective des besoins indispensables pour éliminer le superflu et les désirs accessoires. Si quelque chose doit croître, c'est la sagesse, la résistance à la volonté de puissance illimitée. On pourrait commencer par renvoyer leurs promesses de toute-puissance aux vendeurs d'IA et d'assistants de vie numériques. Il suffirait de dire non, comme nos parents et grands-parents qui longtemps refusèrent frigo ou téléphone : d'user de notre pouvoir de non-achat ■

CONTACT

service.compris38@free.fr

Vient de paraître : *L'Électron libre — L'autre journal de l'Exposition internationale de la Houille blanche et du Tourisme*. 5 €.

À commander à Service compris,
BP 27 – 38172 Seyssinet-Pariset cedex



Notes

- 1- Comité de prospective de la CRE, « L'électrification des usages », mars 2023
- 2- « Earth beyond six of nine planetary boundaries », Science Advances, 13/09/23
- 3- Voir « Le téléphone portable, gadget de destruction massive », sur www.piecesetmaindoeuvre.com
- 4- RTE, bilan 2023
- 5- Anne Dalmasso, « L'ingénieur, la Houille blanche et les Alpes : une utopie modernisatrice ? », in *Le Monde alpin et rhodanien. Revue régionale d'ethnologie*, n°1-3/2001
- 6- Selon l'étude publiée par la revue *Nature* le 19 février 2025